

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 17.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 26 AVRIL 1877

AVIS A NOS ABONNES

Nos abonnés qui auraient rempli les conditions posées pour avoir droit à notre prime de cette année, en payant tous leurs arrérages et les premiers six mois de 1877, et qui n'auraient pas encore reçu cette prime, sont priés de nous en avertir, afin que nous la leur fassions adresser.

Nous croyons devoir répéter que cette prime est expédiée directement de nos bureaux, par la maille, à tous ceux qui y ont droit. Il n'y a d'exception que pour Québec et Ottawa, où elle est distribuée par nos agents locaux, à cause du grand nombre d'abonnés que nous comptons dans chacune de ces villes.

Nos agents qui auraient quelques deniers en caisse pour nous sont instamment priés de nous en faire la remise sans délai.

SOMMAIRE

Correspondance européenne, par G. A. Drolet.—Monsieur Louis-Ed. Parent, par J. E. B.—Le Rév. Père Albert Lacombe, O.M.I.—Abraham Wikaskoki-séyin, par Amicuse ; Néologie ; M. Magloire Lantot.—Nos gravures : Danse sacrée dans le temple de Shinto ; La chute de Truro, N.-E. ; La maison des Jésuites à Sillery, en 1637 ; Carlton House, Sa katejewan ; Les ruines de Beaumanoir.—Le Sorcier du Mont Granier (suite).—Correspondance : Critique malveillante, par Delta.—Le prétendu ; nécrologie.—Revue de la semaine, par A. Gélinas.—Echos parlementaires, par A. G.—Nouvelles diverses.—Le jeu de dames.—Les échecs.

GRAVURES : M. L.-E. Parent, curé de la Pointe-aux-Trembles (Portneuf), décédé ; Le R. P. Albert Lacombe, O.M.I. ; Carlton House, Saskatchewan ; Abraham Wikaskoki-séyin, chef de la tribu des Cris, décédé ; Résidence des Jésuites à Sillery, Québec, en 1637 ; L'Hermitage, au Beaumanoir, Québec ; Chutes d'eau près de Truro, N.-E. ; Japon : Meurs et coutumes—Danse sacrée dans le temple de Shinto.

CORRESPONDANCE EUROPÉENNE

Paris, 6 avril 1877.

Je vous écrivais, la semaine dernière, que la foire aux jambons devait finir le jeudi-saint ; je me trompais. Je comptais sans la bêtise de quelques radicaux, qui l'ont fait durer une journée de plus, en s'exposant eux-mêmes. Les charcutiers avaient plié bagage la veille ; le lendemain, vendredi-saint, les rédacteurs des *Droits de l'homme* et du *Radical* les remplacèrent, en prenant un estaminet de troisième ordre pour théâtre de leurs exploits gargantuaques.

Ils étaient trente. Voilà le chiffre énorme des mangeurs de saucisses, que le ban et l'arrière ban de la libre-pensée avaient pu rassembler. Ils avaient d'abord pensé à se réunir au *Beauf à la mode*, mais le patron de cet établissement refusa aux imitateurs de Sainte-Beuve et du prince Napoléon de venir manger du *gras double* chez lui. On se rendit donc au No. 4 du boulevard Montmartre, "le 10 germinal, au 85, première décade, fête du râteau (dit vendredi-saint en comput ecclésiastique)," style Radical.

Pendant que trente insensés, qui ont tous été baptisés, passaient l'après-midi du vendredi-saint réunis autour d'une table, couverte de *gras double*, de tripes, de bouddins et de saucisses, plus de sept cent mille catholiques de Paris, qui avaient probablement fait maigre dans la journée, visitaient, dans le plus grand recueillement, les églises de la capitale.

Je ne vois pas quelle influence aura sur les destinées providentielles de la France ce déjeuner au *gras double*, ce déjeuner des trente, qui se renouvellera probable-

ment l'an prochain, au dire de ces mangeurs de lard, s'ils n'ont pas tous crevé d'une indigestion d'andouille. Les trente millions de Français catholiques, qui lisent les comptes-rendus de ces stupides et écœurantes ripailles, doivent lever les épaules de dégoût, et plus d'un paysan doit se dire : "Ah, ça ! si ces beaux messieurs aiment tant le petit salé, je peux les satisfaire, en les enfermant avec ceux que j'engraisse. Ils pourront se voir souvent, comme ça, même les vendredis, sans que ça paraisse !"

Tous les théâtres de Paris chômaient, le soir du vendredi-saint. Seul, M. Alfred Naquet, député radical de Paris, donna une conférence devant un *auditoire d'élite*, au boulevard des Capucines, sur l'origine de l'homme. M. Naquet est certainement très-instruit. Il est de plus bossu. Comme tous les bossus, il est plein d'esprit, mais il embrasse plus que sa bosse ne peut contenir.

Au moment où tous les artistes de Paris se préparent à exposer, au "Salon" de mai prochain, leurs compositions de l'année, une des figures les plus sympathiques de Paris, l'ami intime de MM. Alexandre Dumas fils, Meissonier et About, le peintre Charles Marchal, vient de se suicider, en se tirant un coup de pistolet dans la tête.

Charles Marchal avait cinquante ans. Il était célibataire. Il était estimé pour sa bonne humeur proverbiale, et possédait une santé florissante que lui enviaient ses nombreux amis. Marchal n'avait ni femme, ni enfant, ni religion. Il était arrivé à cette heure crépusculaire de la vie où, entre la jeunesse qui l'a quitté et la vieillesse qui s'approche, l'homme qui n'a mis dans sa vie ni devoirs, ni croyances, sent un trouble profond l'envahir.

Deux de ses œuvres sont exposées au palais du Luxembourg, dans les galeries des peintres vivants. On les transportera probablement au Louvre, comme il est toujours fait des toiles des artistes décédés.

Marchal, que l'on a appelé, pendant quelque temps, le peintre de l'Alsace, a été négligé par les amateurs depuis dix ans. Les deux derniers Salons ne lui ont pas été productifs, de sorte que l'homme heureux, que tous voyaient en lui, cachait, sous des dehors riant, un ver rongeur qui l'a tué. Il n'avait qu'un sou dans sa poche lorsqu'il s'est suicidé. Et dire qu'ils pourraient se compter par milliers, dans Paris, les artistes qui ont un peu de réputation et qui, non-seulement ne peuvent pas payer leurs modèles, mais qui ne peuvent même payer leur déjeuner, pendant les mois consacrés à broser une toile qui, terminée, ne trouve pas d'acheteur. On dit aussi que ce pauvre Marchal attendait en vain ce bout de ruban rouge, que ses amis portaient depuis longtemps à leur boutonnière. Ses funérailles ont été superbes. Tel pays, telles mœurs !

Le parti royaliste a fait une perte, de son côté, dans la personne de M. Louis Paire, mort âgé de 75 ans. M. Louis Paire, quoique peu connu du public, était l'intime de tous les légitimistes de France. En sa jeunesse tumultueuse, dit M. de Pène (qu'il assista comme témoin dans un duel), simple sergent au 20^{ème} léger, à la suite d'une querelle qui l'obligea de quitter l'école de Saint-Cyr, il eut quinze duels *en un jour*, pour le compte de son régiment, dont il s'était fait le champion contre un autre corps. Au quinzième, il reçut un

coup de sabre au bras, dont il portait la cicatrice.

M. Paire continua sa carrière militaire, se battant comme un diable, et ce n'est pas sa faute si, au siège de Pampelune, en 1823, il ne prit pas la ville à lui seul. Après les journées de 1830, M. Paire se retira du service, le cœur brisé, attendant la restauration, mais tenant toujours haut le drapeau de l'honneur. Il ne se passait pas une de ces affaires d'honneur, comme on les appelle fort improprement, sans que Paire ne fût demandé comme second. En 1870, malgré ses soixante-dix ans, on le vit, le fusil sur l'épaule, faire le service comme dans le bon temps. Il n'avait qu'une ambition : voir, avant de mourir, la France régénérée, sous le règne de M. le comte de Chambord. La réalisation de ce beau rêve aura manqué à sa dernière heure, qui fut sans peur comme sa vie. Tous les légitimistes marquants, y compris M. de Charette, assistaient aux funérailles de ce héros obscur mais vaillant.

A propos de M. de Charette, les journaux radicaux interpellent le gouvernement, pour qu'il s'enquière de l'envoi d'une adresse au Saint-Père, signée par plus de trente mille noms, envoi fait par les soins de M. le général de Charette. Cette adresse proteste du dévouement le plus absolu à la chaire de Pierre, et assure le Souverain Pontife que les 30,000 signataires sont prêts à voler au secours du Saint-Siège, et à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la restauration pleine et entière du pouvoir temporel des papes. Ceci pour la France seulement ; car j'en connais bien cinq cents et plus, qui habitent un petit pays, peu connu, de l'autre côté de l'Océan, qui auraient signé de grand cœur l'adresse de M. de Charette. Et des autres pays donc ?

Une nouvelle qui n'affligera pas trop vos lecteurs, c'est celle de la disparition de ce bon prince de Bismark, qui, au lendemain de son 62^{ème} anniversaire de naissance, a pris sa retraite momentanée. On dit que le terrible chancelier est très-vexé de la faveur toujours croissante dont jouit, auprès de l'empereur Guillaume et du prince Impérial, l'amiral Stosch. Tout grand homme qu'il est, Bismark est comme beaucoup d'hommes politiques, qui n'aiment pas à voir de planètes un peu considérable graviter dans l'espace qu'ils se réservent à eux seuls. Bismark, qui peut bien dire que *l'Empire, c'est lui*, ne comprend pas que l'empereur Guillaume tire un coup de chapeau à un autre personnage dans la foule, ou que Sa Majesté n'en invite d'autres à dîner que sa propre Altesse. C'est pourtant ce qui arrive.

L'amiral Stosch, qui est *l'épine dans l'œil* du prince de Bismark, est un homme supérieur, et administre, depuis la retraite du général de Roon, le département de la guerre et de la marine, sans portefeuille : Bismark, flairant en lui un rival, ayant toujours objecté à le reconnaître comme ministre impérial. Le chef de l'Amirauté et le prince sont donc en très-mauvais termes. Plus le mérite de Stosch lui attire l'estime et la confiance de l'empereur, plus la jalousie de Von Bismark augmente ; au point que ce dernier dit un jour à l'amiral : "Un de nous s'en ira." Stosch se contenta de répondre froidement : "S'il vous plaît de vous en aller, Altesse, allez-vous-en ; pour moi, je reste."

Enfin, le chancelier, n'y tenant plus, et

ne gagnant rien avec l'empereur, éclata publiquement au Reichstag, et le 10 mars dernier, il fit une charge à fond de train contre son collègue, qu'il accusa de demander des crédits plus que nécessaires pour son département, ce qui l'obligeait d'en réduire d'autres plus urgents.

L'amiral, ainsi attaqué, voulut donner sa démission. L'empereur et le prince Impérial ne voulurent pas consentir à sa retraite, mais, au contraire, augmentèrent leurs prévenances en l'invitant à dîner le soir même de l'attaque. On assure même que l'empereur aurait dit à M. de Bismark, ces propres paroles : "Bismark, vous me pousserez à un point où la solution sera peut-être contre votre attente ; je ne veux pas sacrifier tous mes appuis pour un seul." Cette solution, nous la connaissons aujourd'hui.

Un des derniers actes de Bismark a encore été un acte de persécution contre un ministre de l'Eglise. Le chancelier allemand, qui fait trembler toute l'Europe, s'acharne contre le cardinal polonais Ledochowski, ancien archevêque de Posen, qui habite maintenant Rome, auprès du Saint-Père. Bismark a demandé son extradition, pour l'emprisonner de nouveau, mais le gouvernement italien s'y serait, paraît-il, refusé. Un bon point à Victor-Emmanuel, si c'est vrai. Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

La 80^{ème} anniversaire de l'empereur a été l'occasion de grandes fêtes, qui se sont terminées, comme presque toutes les fêtes allemandes, par des coups de sabre ; *Der Teufel* ! A Mayence, par exemple, où il y a une garnison considérable, les soldats ont demandé et obtenu la permission de la nuit pour fêter le *König Wilhelm* et le Vaterland. Le 119^{ème} régiment hessois avait loué une grande salle, que des soldats prussiens ont voulu partager avec lui, mais que les Hessois voulurent garder pour eux et leurs Gretchen. *Indéjà* ; la bière et la choucroute aidant, on dégûina, on se tailla des enfilades, on s'embrocha, que c'était comme un bouquet de fleurs. Les officiers s'en mêlèrent, mais inutilement. On se battit, une vraie querelle d'Allemands, quoi, comme des chiens, jusqu'à cinq heures du matin. On tua deux capitaines, trois lieutenants, des tas de soldats, et le correspondant qui écrit ces jolis détails compta quarante hommes transportés à un hôpital, voisin de son hôtel, et blessés dangereusement. Il en reste encors près d'un million sous les armes, consolez-vous. Ils ont la bière triste, ces gens là !

Il y a, parmi ce million d'Allemands-soldats, des types très-spirituels. Ça vous étonne. Vous pensez que les Allemands ne sont que savants. Pas du tout : ils sont fins, très-fins, quand ils se mêlent de l'être. Jugez-en par l'histoire suivante que m'a racontée un Allemand de Francfort, qui est, tout de même, fort aimable, quoiqu'Allemand, et bien qu'il ait paru douter de ma parole quand je lui affirmais que l'usage des langues française et anglaise était facultatif dans le parlement canadien.

Mon Allemand n'a jamais voulu me croire, et il prétendait qu'il était absurde de permettre l'usage de plusieurs langues, également officielles, dans un Parlement. Le député alsacien, M. Germain, pendant la dernière session du Reichstag, votant négativement, répondit à l'appel de son nom par *non*, en français, au lieu de